

Enseignant-chercheur à Toulouse, Thierry Bosch conçoit des capteurs à base de laser au sein d'une équipe de recherche du LAAS-CNRS. Cela s'apparente d'autant plus à de la SF quand il s'agit de réaliser des « yeux » de robots explorant Mars, comme ce fut le cas pour Curiosity, le rover de la NASA ! Passionné de SF depuis son enfance, il a sévi dans de nombreux fanzines et semi-prozines dès la fin des années 80 (dont Yellow Submarine, Antarès...) avant de collaborer à la revue Fiction chez Opta, puis de tenir une chronique mensuelle dans La Dépêche du Midi pendant environ dix ans. 2015 étant l'année internationale de la lumière, il a enfin fusionné ses deux mondes par le biais d'une conférence intitulée « Le laser entre science-fiction et réalité : du cosmos à Microcosmos, le peuple de l'herbe », conférence qu'il continue de donner régulièrement en francophonie. Le LAAS-CNRS fêtant ses 50 ans en 2018, il a eu la chance de coordonner avec son ami Jean-Claude Dunyach l'anthologie Dimension Technosciences@venir (Rivière Blanche) où les auteurs se sont inspirés des thèmes de recherche de son laboratoire pour écrire leur récit, chaque nouvelle étant ensuite commentée du point de vue scientifique par un collègue du LAAS-CNRS.

Thierry Bosch : Pour le salut de notre bel Empire

— Je suis fin prêt, monsieur.

La main posée sur la manette la plus proche de moi, je jette un bref regard en direction du Professeur Camille Flammarion. Celui-ci, tout de noir vêtu, opine rapidement du chef en signe d'acquiescement. Seul un léger frémissement de sa barbe blanche trahit son état de nervosité. Tout autour de nous, règne un silence pesant que nul n'ose rompre, comme pour conjurer le mauvais sort, même si aucun des scientifiques présents dans le laboratoire n'admettra jamais être sujet à de si méprisables superstitions. Tous retiennent leur souffle et demeurent sans bouger. L'avenir du monde se joue ici et maintenant. Et c'est à moi que revient le douteux privilège de lancer la machinerie qui nous sauvera peut-être ou nous condamnera tous. C'est notre toute dernière chance. Advienne que pourra.

Mais au moment crucial ma main tremble sous le coup de l'appréhension. En cet instant décisif, le doute s'installe dans mon esprit tourmenté, paralysant mes facultés mentales de son étreinte glacée. Je me surprends à réciter une prière apprise des années auparavant pendant mon catéchisme ! Cela ne m'était plus arrivé depuis ma prime jeunesse. Et si nous nous étions fourvoyés ? Les effets en seraient terribles pour l'humanité toute entière. Mon Dieu, quelles responsabilités pèsent sur nos épaules en cet instant ! C'en est trop pour moi. Rien ne m'a préparé à cela durant mon existence. Jusqu'alors, j'étais un trentenaire heureux, consacrant sa vie à explorer les mystères de la science avec passion. Aujourd'hui, je tiens entre mes mains le destin de gens par centaines de millions. La lassitude, tant physique et nerveuse, accumulée tout au long de ces dernières semaines, réduit ma lucidité en lambeaux tandis que des taches noires dansent par dizaine une diabolique sarabande devant mes yeux. J'ai peur. Peur de m'être trompé et des conséquences terribles pour notre monde.

Sentant mon désarroi, le doux regard vert de Zelinda croise le mien. La nièce du Professeur affiche un air de confiance absolue, en son oncle mais aussi, mon cœur en bondit de joie malgré les instants cruciaux que nous vivons, en moi. Moi, le disciple du maître qui, je l'espère encore contre toute logique, deviendra aussi un jour son mari aimant, si nous réussissons dans notre folle entreprise. Je trouve en elle mon réconfort. Assez pour poursuivre ce combat, aussi désespéré soit-il.

J'ai immédiatement honte de mon indécision. Puisant ma force dans la pureté de son regard, j'évacue mon trouble. Que diantre ! Je crois en la toute-puissance de la science ! J'y ai consacré toute mon existence, sacrifié ma jeunesse et mes nuits. J'ai confiance dans les calculs que le Professeur et moi avons effectués et vérifiés avec toute la rigueur scientifique voulue. Nous ne pouvons pas nous être trompés. Nous n'en avons pas le droit. Cela serait trop dramatique pour la race humaine ! Et de toute manière nous n'avons plus guère le choix. Alors j'abaisse la manette d'un mouvement que j'amplifie à dessein, pour mettre en exergue ma confiance dans les théories que nous avons échafaudées ensemble. En dépit de cette

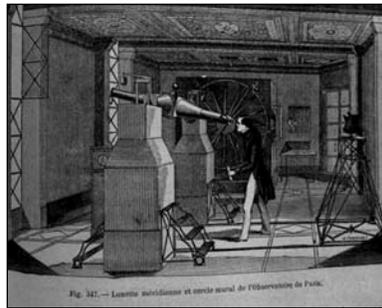
conviction de façade, j'espère en moi-même que mon geste ne condamne pas notre planète mère à vivre un de ses derniers instants. Il nous faut réussir ou périr, toutes les alternatives ayant échoué. *Alia jacta est.*
Et la Terre se met à gémir.

L'EMPIRE

Quatorzième année – Quotidien français – 19 mai 1906

« Est-ce la fin du monde ? »

Hélas ! Nos télescopes n'ont pas menti. Depuis des mois, son approche a été repérée par nos astronomes impériaux, les premiers au monde à détecter l'immonde menace. Un géant de près de cinq kilomètres de diamètre qui se rue à la vitesse démentielle de 125,500 km/h vers notre système solaire, accompagné de cinq de ses semblables, dont le plus petit mesure près d'un kilomètre de large et les autres au moins le double. Du jamais vu.

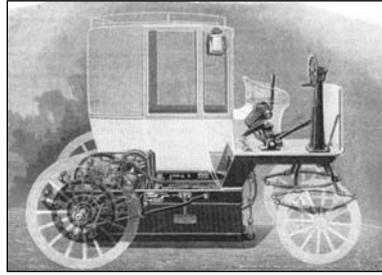


Un essaim d'astéroïdes doté d'une trajectoire erratique. Le pire des cauchemars pour nos scientifiques. Les calculs ont d'abord démontré que l'essaim passerait à bonne distance de la Terre. Mais une observation plus fine de la voûte céleste a remis en question l'exactitude de ces projections mathématiques. Peu à peu l'on est passé du soulagement à la consternation. Même si une modification de trajectoire peut survenir, il n'y a guère que les plus optimistes pour se raccrocher encore à un tel espoir. Désormais les calculs concordent. Nous aimerions que nos scientifiques se trompent pour une fois, mais que nenni. Si rien n'est fait, l'essaim frappera la Terre avec une vitesse d'environ 35 km/s et les dégâts seront incommensurables du fait de la taille de ces astéroïdes. L'impact maritime serait le scénario le plus optimiste, soixante-dix-sept pour cent de la surface étant constituée de mers, mais les tempêtes feraient des ravages aux conséquences funestes sur la population. Dans le pire cas, les astéroïdes frapperont des métropoles avec la force conjuguée de milliers de bombes. Désormais, des scientifiques évoquent la possibilité de la fin du monde tel que nous le connaissons. À mots couverts, certains envisagent la disparition de l'humanité voire même, pour les plus pessimistes, celle de toute forme de vie sur Terre.

L'affolement gagne notre population, pourtant l'une des plus courageuses au monde, et une immense ferveur religieuse née de la peur s'empare de notre bel Empire. Les passages bibliques annonçant une apocalypse venue du ciel sont désormais connus de tous, même des plus irréductibles incroyants, et nombreux sont ceux qui se flagellent publiquement en signe de repentance. À chaque coin de rue, en lieu et place des traditionnels camelots et autres joyeux saltimbanques qui pullulaient encore quelques jours plus tôt, on entend désormais les hurlements des prédicateurs qui se griffent le torse jusqu'au sang, hurlant à s'en briser les cordes vocales qu'il va tomber du ciel une grande montagne embrasée par le feu, une étoile ardente comme un flambeau qui conduira à notre destruction par la volonté divine.

Notre monde devient fou de terreur. Conscient de cela, notre Conseil Impérial a pris la situation en main afin de résoudre cette crise. Hier, les dirigeants des principaux empires, royaumes et républiques se

sont réunis dans l'urgence à Paris, lui reconnaissant le rôle de capitale du monde civilisé. Ce fut un incessant ballet de fiacres électriques, fierté de la Compagnie Générale des Voitures sise à Aubervilliers.



Plus élégante et silencieuse que le colibri, fabriqué par Bersey son concurrent anglais, cette électromobile se parait pour nos dignitaires de couleurs chatoyantes rehaussées de dorures. Après de longues palabres où chacun défendit son propre champion, davantage par habitude que par conviction véritable, ils finirent par se décider à confier leur salut au plus grand des savants que notre monde connaît, le célèbre Professeur Camille Flammarion.

Doté de fonds illimités et d'une liaison prioritaire avec notre vénéré Empereur pour obtenir toute l'aide dont il pourrait avoir besoin sur simple demande, le digne Professeur s'attelle à cette tâche immense dès aujourd'hui.

Ayons pleine et entière confiance en son génie bien français pour nous sauver tous de la destruction ! Vive l'Empire Français ! Vive l'Empereur ! »

O. Beliard

Au beau milieu de mon cours magistral d'astronomie, auquel mes élèves assistent essentiellement pour obtenir mon avis éclairé sur l'évolution de la situation, je suis interrompu par un Lieutenant d'Empire, venu tout spécialement de Paris pour me remettre une lettre portant le sceau impérial. Voilà qui est inhabituel. D'ordinaire la soldatesque respecte suffisamment le corps professoral pour ne pas l'interrompre quand il transmet son savoir aux jeunes générations. Par souci de discrétion, je demande à mes élèves de quitter l'amphithéâtre. Dans un silence respectueux, et malgré la curiosité qui - j'en suis certain - les taraude, ils s'en vont rapidement. Je décachète la missive fiévreusement et reconnais aussitôt l'écriture fine et serrée de mon ancien mentor. Mon cœur s'accélère quand je prends connaissance du texte, rédigé comme à son habitude à l'encre violette. Mon vieux maître me rappelle à lui ! J'étais son disciple, m'écrivit-il, et il me veut près de lui en ces instants cruciaux où les plus brillants esprits doivent œuvrer de conserve pour sauver notre planète. Emu par cette marque d'estime extraordinaire de sa part, je me tourne vers le Lieutenant.

— Je monte à mon appartement rassembler quelques effets et je vous suis.

Partant souvent pour donner des conférences à travers le vaste monde, j'ai l'habitude de préparer ma cantine. Aussi ne me faut-il guère plus d'une trentaine de minutes pour la boucler, mon logement étant situé sur place comme il se doit à un Professeur des Universités. Un biplan, parfait exemple du savoir-faire unique de l'industrie française toujours à la pointe de l'innovation en matière d'aéronautique, nous attend dans la cour jouxtant ma Faculté des Sciences. Le temps pour mon assistant de charger ma malle en soute arrière, je grimpe dans l'habitacle rejoindre le lieutenant qui a déjà lancé le moteur de son engin volant. Nous décollons aussitôt dans un infernal vrombissement qui interdit désormais toute conversation. C'est ainsi que j'abandonne momentanément mon poste d'enseignant à l'Université Impériale de Toulouse pour rejoindre six ans plus tard mon cher Professeur Flammarion.

À mon arrivée, après un peu moins de cinq heures de vol, le Professeur vient m'accueillir chaleureusement à la descente du biplan. Nous nous sommes posés sur l'avenue qui jouxte sa demeure de Juvisy-sur-Orge. Voyager sur ordre de l'Empereur offre de menus avantages ! Il m'étreint brièvement, me murmurant quelques rapides mots de bienvenue à l'oreille. Bien que sexagénaire, il n'a rien perdu de son

enthousiasme ni de son énergie, une énergie communicative dont vous sentez les bienfaits dès que vous vous trouvez à ses côtés. Il me laisse saluer rapidement les principaux membres de notre équipe, massés sur le perron à m'attendre. Assurément, les plus brillants esprits que compte le monde sont ici réunis.

J'y retrouve avec plaisir Sylvie, son épouse et dévouée assistante. L'ingénieur Loisel est bien évidemment des nôtres ainsi que Gustave Eiffel, l'ami intime du Professeur. Nombre d'astronomes mondialement célèbres sont présents : mon bon géant, Giovanni Schiaparelli, robuste septuagénaire venu tout exprès du Royaume de Sardaigne, mais aussi l'américain Percival Lowell. Il m'est agréable de mettre enfin un visage moustachu sur ce nom devenu fameux parmi notre communauté. Enfin, je salue avec effusion mon prédécesseur à Juvisy, Eugène Antonaldi. Nous avons passé quelques mois ensemble et, même si j'ai parfois du mal à le comprendre du fait de son accent grec, je l'apprécie vraiment pour sa très vive intelligence. C'est un romantique invétéré toujours prêt à s'enflammer de passion pour la science. Au total nous serons près d'une douzaine, d'autres savants tels que l'astronome communiste hollandais Anton Pannekoek devant nous rejoindre sous peu.

La manière qu'a le Professeur de m'introduire auprès de cette assemblée ne laisse pas de place au doute : je serai son bras droit, celui à qui il confiera ses doutes, dans les rares moments où ce génial esprit s'autorisera à manquer de certitudes. Mon rôle sera de mettre à mal ses plus audacieuses théories pour mieux en tester la solidité. Enfin, j'aurai son oreille quand il s'agira pour notre équipe de lui suggérer de nouvelles pistes de réflexion. Je suis à la fois honoré et terrifié par une telle responsabilité, mais je préfère encore avoir l'esprit ainsi occupé car je deviendrai sûrement fou à ne rien faire en attendant l'impact mortel. Aussi nos activités auront-elles le mérite de m'empêcher de trop penser à notre funeste destin si nous échouons dans notre combat contre la mort venue du ciel.

À mon entrée dans la demeure qui abrite le laboratoire, je retrouve Zelinda, piquante brune aux grands yeux verts. Je l'avais quittée adolescente il y a six ans pour la retrouver désormais pleinement femme, une femme devenue ô combien séduisante depuis mon départ. Mon regard ne peut masquer le trouble qui m'envahit à la vue de sa triomphante beauté et je constate au léger rosissement de sa peau qu'elle apprécie l'intérêt que je lui manifeste. Durant mon précédent séjour nous étions déjà de forts bons amis, partageant de longues et passionnantes discussions sur tous les sujets. Car la ravissante tête de Zelinda est aussi bien pleine. Elle est la seule femme bachelière de ma connaissance, un véritable symbole du triomphe de l'instruction publique. Et dans un monde différent elle pourrait être une brillante scientifique si l'Université admettait qu'une femme puisse professer aussi bien qu'un homme. Nous en sommes bien loin, hélas.

J'ai juste le temps de prendre possession de mes nouveaux quartiers, une chambre d'ami sise au premier étage où le Lieutenant a eu la gentillesse de porter ma cantine avant de prendre congé après moult saluts militaires. Spacieuse et bien éclairée, elle présente l'avantage certain d'être située à côté de l'observatoire qui jouxte la maison. Mais déjà le Professeur nous convoque tous dans son salon transformé en laboratoire pour nous livrer son plan de bataille. Assis au milieu de nous, il dégage une impression de grande sérénité qui nous apaise malgré la criticité de la situation.

— Je suis certain que vous avez tous songé à bombarder ces astéroïdes lorsqu'ils arriveront à portée de nos canons, dit-il avec douceur.

Des membres de notre équipe lui manifestent aussitôt leur assentiment. C'est la solution la plus évidente, celle que beaucoup préconisent, mais je ne suis guère convaincu. Le Professeur secoue la tête lentement et, sans le savoir, me donne raison.

— Cette solution me paraît par trop risquée. Nous devrions convaincre tous les pays du monde de nous fournir les tonnes d'obus nécessaires, ce qui ne devrait pas être un réel problème, mais même ainsi, je ne suis pas certain que nous disposions d'assez de puissance de feu pour réduire en poussière ces monstrueux bolides célestes. Imaginez le désastre si nous ne pouvions que fracturer cet essaim maléfique en morceaux, des morceaux encore bien trop gros...

Il marque une pause et nous regarde avec une extrême gravité.

— Les débris se multiplieraient dans l'atmosphère et des tonnes de roches viendraient mitrailler notre sol en une pluie infernale. Les impacts se compteraient par milliers, que dis-je par millions sans

doute. Je ne puis imaginer les dévastations que cela occasionnerait. Qui oserait prendre un tel risque ? Qui ? Pas moi en tout cas.

Chacun garde la tête baissée, convaincu par les arguments avancés.

— Mais que faire alors, si les bombes ne sont pas la solution ? demande Eugène Antonialdi, avec son accent hellène auquel mes oreilles vont devoir se réhabituer.

Le vieux Professeur reprend la parole.

— Nous pourrions tenter de dévier la trajectoire de l'essaim en faisant exploser une bombe à proximité afin de créer une onde de choc. Mais comment amener une bombe d'une telle puissance dans l'espace ? Comment déterminer avec précision la distance d'intervention nous garantissant la pleine et entière réussite de notre action ? Il nous faudrait des mois ne serait-ce que pour effectuer de tels calculs. Sans parler de sa réalisation.

— Ne pouvons-nous compter sur la science martienne pour nous porter secours ? demande Percival Lowell.

Le Professeur secoue la tête.

— Nous n'avons pas assez de temps pour les convaincre de nous aider car leur planète n'est pas concernée par le passage de l'essaim. Nous sommes seuls pour affronter cette épreuve. Je songe d'abord à constituer une armada...

Et le génial savant de nous exposer les différentes phases de son plan. Un plan à la fois brillant et terrifiant.

LA SUITE ET FIN DANS LE RECUEIL